

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXVI

36^e Année — N° 1

PRINTEMPS 1973

149

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

12, Rue Marcel-Doret

Carcassonne

TOME XXVI

36^e Année — N° 1

PRINTEMPS 1973

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

— France : 10,00 francs

— Etranger : 15,00 »

Prix au Numéro : 3,00 francs

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 32, rue A.-Ramon, Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

Tome XXVI - 36^e Année - N° 1 - Printemps 1973

SOMMAIRE

RAYMOND GOUGAUD

Le Loto.

(Origines - Historique - Règles - Tradition audoise - Evolution).

Abbé JOSEPH COURRIEU

Attelles magiques.

Le folklore de Montségur, vu par Otto Rahn.

(Traduction de René Nelli).

ROGER NÈGRE

Les maux de dents dans le Folklore.

JOSEPH MAFFRE

L'Homme qui vendit sa fille au Diable.

Nécrologie.

POURQUOI

Éditions L'Éclaireur
Tome XXVI - 15 Août - N° 1 - Prix unique 1913

SOMMAIRE

Le monde d'aujourd'hui - L'Éclaireur
L'Éclaireur
Origines de la civilisation - L'Éclaireur

Abel Jean LEBLANC

Améliorations

1 ***

États-Unis

Le monde de demain, ou par Otto Kahn

(Traduction de René Nelli)

Le monde de demain, ou par Otto Kahn

René Nelli

Les mœurs de demain dans le monde

Le monde de demain

René Nelli

L'homme qui vendit sa fille au Diable

Le monde de demain, ou par Otto Kahn

Le monde de demain, ou par Otto Kahn

LE LOTO

Origines - Historique - Règles Tradition Audoise - Evolution

L'origine du Loto est assez controversée : « Loto » vient de « Lotto » qui, en italien, signifie : loterie, sort, prétendent les uns, alors que d'autres, détracteurs ou mauvais plaisants préfèrent, étymologiquement : Fleur de Lotus, symbole du sommeil.

Plus généralement on s'accorde à dire que « Loto » est dérivé de « Loterie ». Et, comme la loterie était connue des Hébreux et des Egyptiens, on abandonne là les recherches étymologiques qui conduiraient à des conclusions approximatives.

Le fait est que le Loto se pratique dans l'Aude par autorisation spéciale de la Préfecture puisqu'il s'agit, en l'occurrence du jeu de hasard par excellence, défiant toute espèce de combinaison. Cette autorisation n'est en principe, valable que durant la période des fêtes de fin d'année.

Comment le Loto s'est-il réfugié dans nos régions ? Il est difficile de trouver une explication valable à cette « régionalisation ».

Certains oiseaux reviennent dans l'Aude à la belle saison. Le Loto, lui, revient tous les ans à la fin de l'année pour la période fraîche des fêtes de Noël et du nouvel An.

Il s'est fait une place dans les divertissements locaux et il est entré dans notre folklore.

Quelles sont les règles essentielles ?

Il se joue avec un certain nombre de cartons (24 pour le jeu familial) portant quinze numéros répartis en trois rangs. Chaque joueur reçoit un ou plusieurs cartons. Les chiffres vont de un à quatre-vingt-dix. Ils sont portés par des pions ou des boules que l'on tire d'un sac ou que l'on fait tomber d'une sphère, un à un.

Au fur et à mesure qu'on les appelle, chaque joueur marque sur son cartons ceux des numéros appelés qui figurent sur le dit carton.

Le gagnant est le premier qui marque « un Quine », c'est-à-dire une série de cinq numéros placés sur l'un des rangs horizontaux. L'enjeu est une cagnote constituée par les mises de tous les joueurs.

Telle est la règle générale du jeu de Loto.

Mais, au cours des temps, les modes passent sur les toilettes et la littérature. Il en va de même pour les jeux.

C'est ainsi que la mode du XVII^e siècle a apporté quelques variantes à ce jeu de société.

Pour amuser le Dauphin, Louis XVI lui-même, attribua un enjeu au premier AMBE — deux numéros sortis sur le même rang —, au premier TERNE et au premier QUATERNE — trois et quatre numéros —. Louis XVI avait inventé là le « Loto Dauphin » qui eut ses belles soirées dans les salons de Marie-Antoinette tant au Trianon qu'à Versailles.

Oublié pendant des années, le « Loto Dauphin » redevint le jeu favori des soirées de Madame la Duchesse d'Angoulême.

Si le « Loto Dauphin » hachait le jeu en multipliant les enjeux, une mode nouvelle, abandonnant cette façon de jouer, exigea que l'on remplit entièrement le carton.

C'est ainsi que, de nos jours, on joue au Loto à « Quine » ou à « Carton plein ».

C'est parce qu'il n'est plus joué que dans le Midi de la France et plus particulièrement en Provence et en Languedoc que certains veulent ignorer qu'il fut joué à la Cour du Roi de France. Pourtant on peut affirmer que le Loto a été adopté dans l'Aude depuis de très nombreuses années.

Et l'adaptation qui en a été faite chez nous lui enlève sa monotonie naturelle. C'est surtout dans l'appel des numéros que se concrétise l'originalité.

Cet appel est souvent fait en langue d'Oc.

Dans le tome 2 de 1939, page 183 de la revue « Folklore », M. Cros-Mayrevieille nous donne une liste de numéros accompagnés des plaisanteries traditionnelles et originales.

Voici quelques exemples tirés de ce document :

Un	Lo primier de mila
Dos	Coma de mèl
Tres	La guèrra i es
Quatre	Vai t'en te batre
Cinc	Als tapins
Sept	La pigassa
Onze	Zonzon
Tretze	Ma sor
Quatorze	L'ome fort
Vint	Sens aiga

<i>Vint e Dos</i>	<i>Las doas poletas</i>
<i>Vint e Nau</i>	<i>San Miquel</i>
<i>Trenta</i>	<i>Trempa la sopa</i>
<i>Trenta tres</i>	<i>La musica de Sigeon</i>
<i>Cinquanta</i>	<i>Le quintal</i>
<i>Soixante Nau</i> ...	<i>Cap et tiol</i>
<i>Septanta Set</i>	<i>Las doas pigassas</i>
<i>Nonanta</i>	<i>Lo vielh papeta.</i>

Autres citations de la région d'Olonzac :

<i>Dos</i>	<i>Es uros o maluros</i>
<i>Tres</i>	<i>Val pas res</i>
<i>Quatre</i>	<i>Se cal batre</i>
<i>Veit</i>	<i>La gorda</i>
<i>Setz e set</i>	<i>Se desosset</i>
<i>Vint e un</i>	<i>Lo bon legum</i>
<i>Vint e dos</i>	<i>Las auquetas</i>
<i>Trenta tres</i>	<i>Los dos bossuts</i>
<i>Trenta sieis</i>	<i>Las tres dotzenas</i>
<i>Quaranta quatre</i> .	<i>Las doas cadièras</i>
<i>soixanta sieis</i>	<i>Las doas cauquilha</i>
<i>Soixanta nau</i>	<i>Cosi que vires</i>
<i>Septanta un</i>	<i>L'annada de la guèrra</i>
<i>Quatre vint nau</i> .	<i>La revolucion.</i>

Certaines de ces expressions seraient la traduction d'expressions d'autrefois, employées dans la marine où le Loto était en honneur, nous précise M. Cros-Mayrevieille.

Le Loto a résisté aux attaques du temps et de ses détracteurs. De plus, tout en étant le jeu de hasard par excellence, on dit de lui qu'il ne fit jamais de victime.

Il était fatal cependant que ce jeu subisse l'influence de notre société actuelle. Et le folklore y a perdu. La notion de rentabilité a remplacé le plaisir du jeu pour le jeu.

Les sociétés sportives et privées organisent des soirées récréatives de Loto en annonçant des prix importants attribués à chaque partie.

Ces lots attirent davantage les amateurs de volailles que les purs amateurs du jeu.

Le lot traditionnel du Loto est « la Piota », la dinde, mais aussi l'oie grasse, le canard gras, le panier garni, les bouteilles de vin. De nos jours, on a ajouté à ces gains classiques des lots plus importants : machine à laver, réfrigérateur, louis d'or et même voiture automobile.

On comprend que plus les lots sont importants et plus l'enjeu demandé aux « rifleurs » est élevé.

Certains propriétaires de cafés s'unissent pour donner plus d'importance aux soirées, utilisant les moyens techniques les plus modernes. Les salles sont munies de haut-parleurs et sont synchronisées. Ainsi la participation est beaucoup plus étendue et les lots plus beaux encore.

On a pu ainsi organiser un Loto à l'échelon du département, les villes les plus importantes étant reliées entre elles, synchronisées, l'appel des numéros entendu au même instant par tous les participants.

Un service de car de ramassage fut même mis sur pied pour les villages ou les lieux éloignés des centres d'où la partie était retransmise.

Si cette expérience de Loto étoile n'a pas été renouvelée, elle a néanmoins été possible.

Plus modestement cependant, le Loto se joue dans plusieurs cafés qui gardent leur autonomie.

Entrons maintenant dans le café de notre choix pour participer à une séance de Loto, le choix étant dicté soit par l'habitude, soit par l'apparence de confort tout relatif d'ailleurs à cause de l'affluence inhabituelle, soit surtout par l'appât des lots annoncés par la presse locale et dont les plus beaux spécimens de volailles sont pendus derrière la vitrine qui annonce, par une belle écriture peinte au blanc d'Espagne, les heures de séances.

Il est préférable d'arriver à l'heure si l'on veut choisir sa place, mais le jeu ne commence jamais à l'heure annoncée, du moins attend-on que toutes les tables soient garnies car la rentabilité ne perd pas ses droits.

La location des cartons est devenue forfaitaire. Trois cartons sont généralement offerts pour un prix fixe. Le joueur a cependant le droit de prendre autant de cartons qu'il le désire en fonction du tarif affiché et de les choisir suivant son inspiration.

Les cartons choisis sont authentifiés par une marque, valable pour la séance considérée.

Si la participation est prélevée pour la soirée, il y a quelques années, la mise était relevée à chacun des quines en jeu, le joueur ayant la possibilité de ne pas participer à tel ou tel quine ce qui, outre la perte de temps qu'occasionnait cette méthode de prélèvement, pouvait entraîner des litiges et attirer les resquilleurs.

Installé à sa table, le joueur a, à sa disposition : des grains de maïs, des haricots, des fèves — suivant la région — pour marquer ses numéros. Tel, dédaignant ces moyens, a apporté ses jetons particuliers et marquera selon son bon plaisir.

Pour marquer, on peut utiliser plusieurs méthodes :

Marquer avec un grain de maïs le numéro sorti.

Marquer en faisant circuler sur la rangée un seul pion qui avancera sur les cases noircies.

Ces deux derniers moyens tiennent compte du nombre de numéros sortis sur le rang, non des numéros eux-mêmes.

La partie se prépare, les pions sont vérifiés. Les quatre-vingt-dix sont bien là : Allons-y.

Les pions sont mis dans un sac de toile et le préposé peut donc commencer l'appel des numéros. Ces numéros seront disposés, à leur sortie, sur un tableau récapitulatif pour vérification ultérieure. Le micro est branché. Le crieur salue l'assemblée et annonce le lot attribué au premier quine.

Et au premier !

Le temps de chaque partie est variable. Plus les joueurs sont nombreux, plus courte est la partie. Le quine — on dit aussi souvent « la quine » — peut être enregistré aux environs du quinzième appel. Il peut, bien entendu, se produire avant.

Au fur et à mesure des appels, les murmures montent dans la salle. Certains sont patients, d'autres le sont moins. L'exubérance ne perd jamais ses droits.

Suivant les régions, les numéros sont appelés en français ou en occitan. Dans certains villages, Capestang ou Ouveillan par exemple, ils se font dans les deux langues.

Evidemment, le crieur porte la responsabilité du bon déroulement de la partie et de son ambiance.

Il est regrettable que les plaisanteries traditionnelles se perdent peu à peu dans les villes, l'humour du préposé faisant partie du jeu.

Une partie de Loto sans humour et sans joie perd tout son charme.

Pic ! dit celui qui a marqué un numéro. Al repic !

Amba ! Sus l'os de la camba... Il vient de marquer deux numéros sur la même rangée.

Terna ! Lanterna... Il vient d'en marquer trois.

Pour la Quaterne on crie : Là ! Un coup de sac ! Et le crieur secoue son sac pour forcer la chance.

Déjà ! crie celui qui marque enfin un numéro alors que son voisin se prépare à crier.

Quine !... Voici le gagnant qui se manifeste bruyamment.

On a dit Quine, annonce le crieur. Ne démarquez pas.

On procède à la vérification des numéros sortis. Un deuxième respon-

sable de l'organisation épèle, du milieu de la salle, les numéros marqués sur la rangée du carton gagnant. Il commence par le « quineur » pour repérer la rangée gagnante.

Le Quine est bon !

Ou le Quine n'est pas bon si la marque est défectueuse. Alors le carton fautif est annulé et la partie continue sans que les numéros déjà sortis fassent l'objet d'un deuxième appel. Car le crieur avait dit :

Ne démarquez pas !

Autrefois, dans certains endroits, le crieur encourageait ainsi la générosité du gagnant :

*« Le Quine est bon
L'argent est meilleur
N'oubliez pas le marqueur. »*

De nos jours, la formule s'est simplifiée :

*« Le Quine est bon
... Et n'oubliez pas le camionnage. »*

Les organisateurs récupèrent ainsi quelque argent supplémentaire qui diminue d'autant les frais engagés pour la mise au point de la soirée récréative.

Il peut y avoir deux et même trois quines en même temps. S'ils sont bons, l'attribution des lots est différente et les gagnants reçoivent généralement un lot de moindre importance.

Un procédé, abandonné de nos jours pour éviter les déceptions, mettait une fois de plus les gagnants aux prises : chacun plongeait la main dans le sac de pions et le gagnant définitif était celui qui avait tiré le plus fort numéro.

Jeu de hasard, jeu de la chance : le Loto rapporte aux veinards de quoi mettre au pot des volailles de choix.

Certains joueurs gagnent plusieurs fois. Leur table est alors encombrée de lots et leur victoire fait l'objet de plaisanteries diverses et parfois relevées, de huées ou d'aspersion de grains de maïs ou de haricots.

Les autres ont passé deux heures d'espoir. Ils ont failli gagner et n'en veulent pour preuve que le numéro attendu était sorti l'un des premiers au quine suivant ou qu'il s'en était fallu d'un numéro.

Parents et enfants participent souvent. Quels sont les plus heureux ? Certainement tous, mais quelle joie débordante chez un enfant qui gagne !

L'originalité des lots amène parfois des situations amusantes : On a parlé d'une chèvre gagnée une fois par une dame âgée qui, la soirée terminée, dut regagner, en compagnie de l'animal indocile, son appartement citadin. On imagine fort bien la curiosité et l'amusement des passants.

En dépit de son évolution, le jeu de Loto a résisté à toutes les attaques.

N'a-t-il pas inspiré ces vers de M. de Ségur ?

*« Le Loto quoi que l'on dise
Sera fort longtemps en crédit
C'est l'excuse de la bêtise
Et le repos des gens d'esprit. »*

Courteline a écrit, dans le Train de 8 h 47 : *« Ils tendaient le cou, les yeux arrondis en boules de Loto ».*

Paul de Koch mit en scène une partie de Loto et l'un de ses personnages répétait tout haut, à l'appel de chaque numéro : *« Je l'ai... Je ne l'ai pas. »*

Il est certain que notre époque a poussé le Loto vers la rentabilité et a tendance à l'éloigner du jeu pour le jeu. Mais la langue occitane maintient son charme et les plaisanteries qui accompagnent l'appel des numéros restent vivaces. Elles rappellent le graphisme des numéros et sont inspirées par le cadre familial de nos campagnes : la pigassa, las auquetas, las cadièras, la gorda ou le quintal et las tres dotzenas.

Pourtant nous entendons maintenant à l'appel du numéro 66 *« Les Catalans »*.

Ainsi le numéro minéralogique du département complète parfois la liste des appellations précédentes.

Certains ne verront là que l'influence d'un système récent. Mais cette dernière association, rappel de bon voisinage, concurrent sur le plan sportif par exemple, ne joue-t-elle pas dans le sens traditionnel ?

Alors... pourquoi ne pas espérer que la rage de rentabilité, qui est actuellement au summum de sa crise, ne régresserait-elle pas dans les années à venir pour conserver au Loto son vrai visage ?

Bien sûr, les lots importants ne laissent personne indifférent, mais les participants restent et resteront, il faut l'espérer, très sensibles à l'ambiance des soirées d'antan.

Dans les gros villages de l'Aude, le Loto attire souvent les joueurs des villages voisins. C'est eux qui maintiennent la tradition et c'est là que l'on peut encore parler de folklore.

Il ne reste plus qu'à souhaiter que le jeu de Loto sache trouver l'équilibre nécessaire en toutes choses pour la joie des petits, des grands et des amateurs de jeux de chez nous.

Raymond Gougoud.

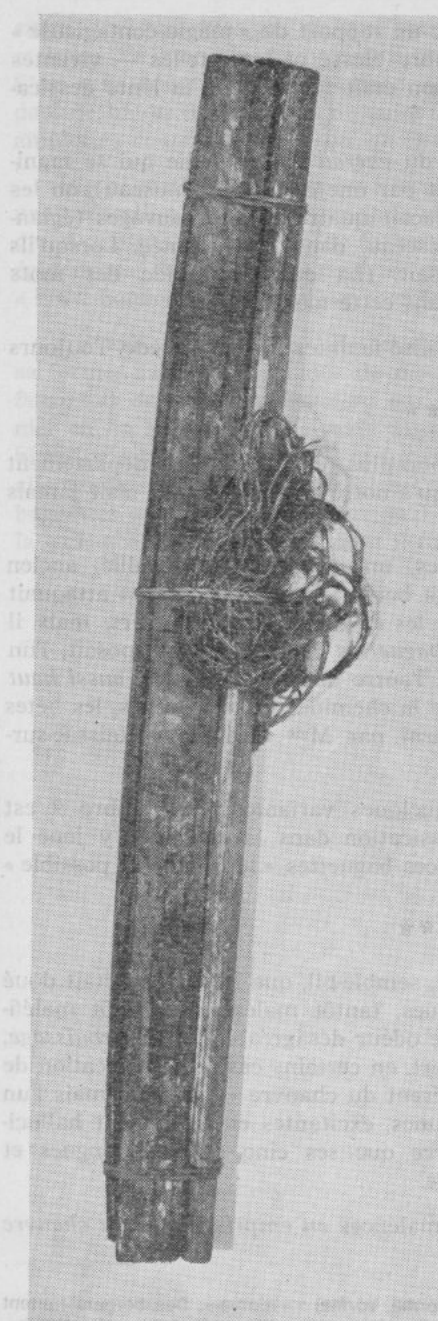
ANNEXE

Appellations Occitanes originales :

Quatre	<i>Capèl del diable.</i>
Cinc	<i>l'assassin.</i>
Sept	<i>la pigassa petita</i> (rapprocher de 77 : <i>las doas pigassas</i>),
Quinze	<i>la reliquia del singe</i> (queue du singe ?... rime).
Setze	<i>setz'uolhs</i> (de sei-ze, prononciation française, transformée en seize œufs).
Vint e dos	<i>los tirons</i> (canetons).
Vint e dos	<i>los poletos</i> (rime).
Vint e quatre....	<i>a Chalabrè!</i>
Vint e cinc.....	<i>las Caterinetas</i> (les Catherinettes, fêtées le 25 novembre).
Vint e sept.....	<i>lo marchand d'encra</i> (appellation de la région de Puivert. Il s'agissait du prix annoncé, par un marchand ambulant venu de Belvianes, pour une bouteille d'encre vendue ou échangée).
Vint e nau	<i>San Miquelet</i> (diminutif de Michel, fêté le 29 septembre).
Trenta	<i>lo paraplueja</i> (vient de l'association de trenta à trempa. Le parapluie pour éviter de se tremper).
Quaranta	<i>la mort dels blats</i> (malédiction de l'an 40 !)
Quaranta quatre..	<i>la rabotalha</i> (action de raboter chez les boisseliers de comportes, un rabot à chaque main pour en lisser l'intérieur).
Soixanta nau	<i>los dos bessons</i> (les jumeaux qui se ressemblent dans toutes les positions).
Septanta cinc....	<i>lo quintalet</i> (où l'on retrouve l'idée de mesure).
Quatre vint ueit.	<i>las popas de Madam' Adolfo</i> (matrone de village).
Quatre vint detz.	<i>Marcanto</i> (Marc-Antoine, doyen du village de Nébias).

Appellations françaises :

- 45 : *Le Pernod* (marque de Pastis).
- 7 : *La pipe à Thomas* (forme de la pipe de M. Thomas, Villemoustausou).
- 33 : *Zounzoun, la musique de Bagnoles.*
- 31 : *Les Toulousains* (numéro minéralogique).
- 75 : *Les Parisiens* (idem).



Attelles magiques

Quelle est la signification de ces quatre baguettes de coudrier — taillées au couteau et mesurant $0\text{ m }30 \times 0\text{ m }02 \times 0,008$ — découvertes par M. André Cathary, de Saint-Martin-le-Vieil, lors de la démolition d'une vieille cheminée dans la maison N..., de Carlipa (Aude) ? Elles enferment une petite touffe de chanvre et sont réunies en faisceau par un lien — également de chanvre. (Sur la photographie, les liens que l'on voit aux deux extrémités du faisceau, sont modernes et ont été ajoutés par le découvreur).

Voici la réponse fournie par M. Jean Tesseire, de Raissac-sur-Lampy, le 10 avril 1973 : « Autrefois, lorsque quelqu'un s'était fracturé un membre, on lui appliquait quatre attelles de bois sec — ou éclisses — (occitan : *astèla*, *atèla* ou *arescle*), pour immobiliser la fracture.

Mais on confectionnait également quatre attelles semblables, en bois vert (généralement en coudrier), qu'on liait en faisceau, autour d'une touffe de chanvre. On suspendait ce faisceau dans le tuyau de la cheminée, le plus haut possible. Lorsque les quatre attelles étaient parvenues à dessiccation, on pouvait alors, sans crainte, ôter les attelles du membre malade. La soudure était totale et assurée.

Les quatre attelles liées en faisceau.
Au milieu : la touffe de chanvre.

Comme on le voit, il existait donc un rapport de « magie contagieuse » entre les attelles posées sur le membre blessé et les attelles — vivantes (bois vert) et symboliques. La guérison était fonction de la lente dessiccation de ces dernières.

Quand les ovins étaient atteints du *garrau* (1) (maladie qui se manifeste par un larmolement purulent et par une enflure du museau), on les guérissait en procédant ainsi : on plaçait quatre rosiers sauvages (églantiers, occitan : *garrabièr*) liés en faisceau, dans la cheminée. Lorsqu'ils avaient séché, le *garrau* disparaissait. (La quasi-similitude des mots *garrau-garrabièr* joue-t-elle un rôle dans cette magie ?).

Jean Tesseire, qui fut berger, a utilisé maintes fois ce remède. Toujours avec succès.

* * *

Ce procédé magique a été beaucoup plus répandu dans le département de l'Aude qu'on ne le croirait. (Bien qu'à notre connaissance, il n'ait jamais été signalé par les folkloristes).

A Montirat, non loin de Trèbes, un « pépé », M. Cavaillé, ancien combattant de la guerre de 1870, était berger. Lorsque le *garrau* attaquait son troupeau, il utilisait, lui aussi, les baguettes de bois vert, mais il confectionnait deux faisceaux de 9 *baguettes* chacun, qu'il disposait, l'un au-dessus de la porte de la bergerie, l'autre dans la cheminée, *aussi haut que possible*. Quand les baguettes de la cheminée étaient sèches, les bêtes étaient guéries. (Renseignement fourni par M^{me} Carayol, à Raissac-sur-Lampy, le 10 avril 1973).

C'est le même procédé avec quelques variantes : le nombre 9 est substitué au nombre 4. Mais la dessiccation dans la cheminée y joue le même rôle, ainsi que la position de ces baguettes « le plus haut possible » dans le tuyau.

* * *

C'est une croyance très ancienne, semble-t-il, que le chanvre était doué de vertus magiques, tantôt bénéfiques, tantôt maléfiques. Plutôt maléfiques : peut-être parce qu'il émet une odeur désagréable lors du *rouissage*, qu'il empoisonne les rivières, qu'il sert, en certains cas, à la fabrication de drogues. (Le chanvre *indien* est différent du chanvre « occitan », mais l'un et l'autre ont des propriétés communes, excitantes et légèrement hallucinogènes), ou encore, peut-être, parce que ses cinq folioles, longues et pointues, évoquent *la main du Diable*.

Dans le passé, on conjurait les maléfices *en emprisonnant du chanvre*

(1) Le *garrau* est appelé aussi *Bôrm* (*bôrma*, *vôrma*) : « morve ». Des bergers traitent cette maladie par application de fleur de soufre. Mais comme cette opération est difficile, ils procèdent habituellement de la façon suivante : ils donnent aux ovins du sel abondamment saupoudré de soufre.

entre des baguettes ou dans d'autres objets. On « liait » ainsi l'esprit mauvais. Et quand le chanvre où il résidait, était détruit, l'esprit se libérait. C'est sans doute pour cette raison, qu'une touffe de chanvre était insérée dans le bâton des pèlerins de saint Jacques ; et qu'on trouve encore des amulettes contenant des brins de chanvre (2).

Les baguettes disposées en faisceau pouvaient être considérées comme une protection. Dans le tuyau de la cheminée, elles préservaient de l'incendie. Au-dessus de la porte de la bergerie, elles protégeaient les bêtes des épidémies... Mais elles passaient aussi pour constituer une sorte de « Porte-bonheur » agissant sur tout le destin de l'individu.

En août 1914, N..., de Villesèquelande (Aude), marié et mobilisé, quitte sa ferme. Sa famille a l'idée de placer dans la cheminée de l'absent des baguettes de bois emprisonnant des touffes de chanvre. Il est fait prisonnier en fin août 1914 et le reste jusqu'à l'Armistice. Mais il ne fut jamais blessé, n'eut pas de maladies, et fut employé dans une exploitation agricole allemande où il fut toujours bien traité. Il n'est pas loin d'attribuer aux baguettes et au chanvre le fait qu'il est retourné chez lui sain et sauf, et la « chance », somme toute, dont il fut favorisé.

Abbé Joseph Courrieu

(Saint-Martin-le-Vieil, Aude).

(2) La « corde du pendu » est un porte-bonheur. Le chanvre y est-il pour quelque chose ? (La corde du pendu est appelée *cravate de chanvre* ?) Le maléfice est-il passé dans le pendu, libérant ainsi la force bénéfique qui, dès lors, agit d'une façon protectrice ?

LE FOLKLORE DE MONTSÉGUR

vu par Otto Rahn

(LUZIFERS HOFGESIND : la Cour de Lucifer ; 1937)

[Dans son livre, *Luzifers Hofgesind*, paru en 1937, Otto Rahn est revenu sur les sujets qu'il avait déjà traités en 1933 dans *Croisade contre le Graal*, et notamment sur les légendes qu'il avait recueillies à Montségur. Nous donnons ici celles qui concernent le château et le fameux trésor.]

« Je rencontrai un jour, sur le pic du Soulairac, un berger auprès duquel je m'arrêtai pour me reposer. Il me fit goûter de son fromage ; je lui offris du vin rouge qu'on m'avait remis dans une gourde — sorte d'outre en peau de chèvre — pour arroser mon casse-croûte. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages, mais le vent du sud soufflait avec violence. Nous parlâmes, le berger et moi, de Montségur, du trésor des cathares...

Mon berger croyait savoir en toute certitude que Montségur, autrefois, avait abrité le Graal. Au temps où ses remparts étaient encore debout, les « Purs » montaient la garde autour de lui. Car le château courait un grand danger : les armées de Lucifer en faisaient le siège. Elles voulaient s'emparer du Graal pour le replacer sur la couronne de leur prince d'où jadis — quand les anges furent précipités du ciel — il était tombé sur la terre. Comme le péril devenait extrême, une colombe blanche descendit des nues et fendit le Thabor de son bec. Esclarmonde, la gardienne du Graal, jeta l'objet sacré à l'intérieur de la montagne, qui se referma aussitôt. Et le Graal fut sauvé. Quand les diables pénétrèrent dans le château, il était trop tard. Pleins de rage, ils brûlèrent tous les « Purs », non loin du château, au *camps tels Cremats* (le champ des brûlés), mais non point Esclarmonde. Quand elle vit que le Graal était sauvé, elle monta au sommet du Thabor et, de là, se transformant en colombe blanche, elle prit son vol vers les montagnes de l'Asie. — Elle n'est pas morte ; elle vit, aujourd'hui encore, dans un Paradis terrestre. « Raison de plus, conclut le berger, pour qu'on ne trouve jamais son tombeau ! » Et comme je lui demandais ce qu'il pensait du sourcier et des révélations qu'il avait faites sur le sarcophage d'Esclarmonde : « Ce sont tous des fumistes ! » me répondit-il.

J'étais assis près de la cheminée, dans une cuisine au plafond bas, avec le neveu du curé et quelques paysans. Dans la pièce voisine des joueurs de belote faisaient grand tapage. Le temps était sombre. Le château et le village de Montségur semblaient flotter dans les nuées... Aujourd'hui, trois jours plus tard, les nuages sont toujours là. C'est l'automne : il fait très froid...

Tout le monde ici pense que Montségur est le château du Graal. Et dans le pays de Foix, c'est une croyance fort répandue aussi. Mais comme l'ingénieur à qui ces paysans en avaient parlé un jour, s'était moqué d'eux, ils n'avaient pas osé tout de suite me raconter cette légende...

C'est peut-être parce que je manifestai moi-même beaucoup d'enthousiasme que la conversation devint plus confiante, et que j'en appris davantage. L'ingénieur, me dirent-ils, ne trouvera jamais le trésor à Montségur. Il est caché dans une caverne du mont Thabor, en pleine forêt. L'entrée de cette caverne est fermée par une dalle en pierre extrêmement lourde et, à l'intérieur, des vipères font bonne garde. Celui qui veut s'emparer du trésor doit s'y rendre le dimanche des Rameaux, pendant que le prêtre dit la messe. C'est seulement à ce moment-là qu'on peut soulever la dalle et que les serpents sont endormis. Mais malheur à celui qui n'aurait pas quitté la caverne avant que le prêtre eût prononcé la formule : *Ite, missa est*. La caverne se refermerait au même instant, sur ces mots, et il trouverait une mort atroce au milieu des serpents tirés de leur sommeil.

Un des jeunes gens qui étaient là se mit alors à raconter que son grand-père avait trouvé un jour en pleine forêt, alors qu'il gardait les moutons, une dalle de ce genre, munie d'un anneau de fer. Il ne lui avait pas été possible de la soulever. Il s'était précipité au village pour y chercher de l'aide, mais on ne put jamais retrouver la dalle... Ce pays est vraiment plein de mystères... (*Luzifers Hofgesind*, pp. 43-46).

[Je fais, personnellement, toutes réserves sur l'authenticité de ce *Folklore* en ce qui concerne Esclarmonde, la Colombe et le Graal.

Mais Otto Rahn a bien entendu les autres légendes qu'il raconte. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'avoir interprété dans un sens strictement local des thèmes quasi universels, notamment celui de la « grotte au trésor » qui ne s'ouvre que pendant que le prêtre dit la messe. Il est exact que cette légende a eu cours — aussi — à Montségur.

Quant à l'histoire de la dalle découverte dans une forêt et qu'on n'a jamais pu retrouver par la suite, elle est parfaitement authentique. Je l'ai entendu moi-même raconter à Montségur.] (Note du traducteur).

LES GROTTES DE L'ARIÈGE ET L'ICONOGRAPHIE CATHARE

[Si l'on peut se méfier des *interprétations* qu'Otto Rahn a données de ses trouvailles, il n'y a aucune raison de mettre en doute son flair d'archéologue et la réalité matérielle des gravures rupestres dont il parle. Il avait réuni à Ornolac, dans sa chambre, un véritable musée — qui a malheureusement disparu après son départ. — Les « signes » qu'il décrit existent vraiment. J'ai vu moi-même, en 1939, chez M. Gadal, à Ussat-les-Bains, des relevés de la *colombe* et du *bateau des morts*. Il serait vraiment très utile de retrouver, à Lombrives, l'emplacement exact de ces deux symboles. — N. du Tr.]

...La grotte de Fontanet est aussi une *Gleisa*, et elle a dû voir la célébration de rites cathares. A l'intérieur on aperçoit l'« autel », une stalactite d'une beauté éblouissante. Les parois de la salle où la Nature l'a placée, qui devraient être claires, sont noires de fumée. Ces traces noirâtres commencent au-dessus du sol, à hauteur d'homme. Elles n'ont pu être produites que par des torches. Et l'on peut faire l'hypothèse que c'est en s'éclairant de la sorte que les hérétiques occitans célébraient dans les grottes leur cérémonie la plus haute : le *Consolament* (la Consolation).

...De toutes ces grottes on ne saurait dire quelle est la plus belle, la plus merveilleuse. Si je voulais raconter tout ce qui m'y est arrivé, il me faudrait écrire tout un livre. J'ai souvent risqué ma vie en les explorant, mais à la fin, j'ai toujours revu, sain et sauf, la douce lumière du soleil. Et je n'en suis presque jamais revenu sans rapporter quelque trouvaille. *Le touriste qui visite le Sabarthès pourra se faire montrer, à Ornolac, tous les objets que j'ai recueillis.* Mais les autres choses que j'ai découvertes — et qui me sont particulièrement chères — les dessins, les inscriptions (certains très anciens, beaucoup presque modernes), il n'y a que moi qui puisse le conduire à l'endroit où elles sont. L'inscription la plus récente est peut-être celle où un jeune homme inconnu demande à Dieu « pourquoi il lui a pris sa femme, la mère de ses enfants » — Une autre, datée de l'année 1850, attend toujours une réponse : « Qu'est-ce que Dieu ? » — On lit à un autre endroit : « Je me cache ici : je suis l'assassin de Maître Labori » (Ce Labori, avocat, fut le défenseur d'Emile Zola, le romancier célèbre de *Rome et Lourdes*. Si je ne me trompe, un inconnu tira sur lui un coup de revolver, à Rennes, en 1899). Henri IV, lui-même, le roi Huguenot, n'a pas dédaigné de confier sa signature à la paroi de la caverne, en 1576. Quarante ans plus tard, il devait être traîtreusement assassiné par un catholique fanatique : Ravaillac. Henri IV était un descendant d'Esclarmonde de Foix, dont la tombe, inconnue jusqu'à ce jour, pourrait bien se trouver à côté des fantômes de pierre sous lesquels ont dit que reposent Hercule et Pyrène...

Ce sont, naturellement, les témoignages de l'époque Albigeoise qui m'ont le plus ému. Il y en a beaucoup, *mais ils sont très difficiles à découvrir.* Je suis passé pendant toute une année, sans la voir, devant

l'image qu'une main cathare a tracée au charbon, sur la paroi de marbre et dans l'éternelle nuit de la caverne, il y a sept siècles : elle représente un *bateau des morts qui a pour voile le soleil*, le soleil qui dispense la vie et renaît chaque hiver ! Tout près de ce dessin, j'ai trouvé, en fouillant dans le sable, des ossements humains carbonisés. Les Cathares incinéraient-ils leurs morts ? Ces restes ne sont pas ceux d'une malheureuse victime de l'Inquisition romaine, puisqu'on sait que les Inquisiteurs dispersaient les cendres de ceux qu'ils faisaient périr sur les bûchers...

Je vis aussi un arbre — *l'arbre de Vie* — dessiné également au charbon et, en tout dernier lieu, dans une anfractuosité très mystérieuse, le tracé, gravé dans la pierre, d'une *colombe*, dont on prétend qu'elle était le symbole du Dieu-Esprit, et qu'elle figurait sur le blason des chevaliers du Graal...

Je suis pris d'une profonde mélancolie en songeant que je vais quitter pour toujours le Sabarthès. Je prépare mes bagages. Le pauvre chat qui s'était donné à moi, il y a plus d'un an, et qui avait pris l'habitude de m'accompagner même au plus profond des grottes, je vais aussi l'abandonner. Je l'aimais beaucoup. Il faisait mentir ces moines du moyen âge qui, jouant sur le mot par lequel on désignait les hérétiques (*Ketzer*) prétendaient qu'il étaient « faux comme des chats » (*Wie Katzen*)...

Tant que je vivrai je penserai au Sabarthès, à Montségur, au château du Graal, au Graal lui-même, qui a peut-être été le Trésor des hérétiques dont parlent les *Registres de l'Inquisition*. Je n'ai pas été assez heureux, je l'avoue, pour le découvrir !

(*Luzifers Hofgesind*, pp. 79-83,

Traduction René Nelli).

[Il est certain qu'Otto Rahn a longtemps exploré les grottes de l'Ariège. Il y cherchait, sinon le Graal, du moins les *runes* de « l'antique race aryenne » du Comté de Foix. Sa dernière phrase suffit à prouver que contrairement à ce qu'ont affirmé — assez légèrement — quelques auteurs modernes — ce *Graal aryen*, il ne l'a jamais trouvé !]

Les maux de dents dans le Folklore

(Renseignements recueillis à Montréal-de-l'Aude
et les localités voisines).

Dans un de ses numéros qui remonte déjà à plusieurs années, Folklore fit paraître un appel adressé aux lecteurs de la revue, leur demandant de communiquer à M. X... tout ce qu'ils pourraient savoir des maux de dents dans le folklore de leur région. Nous répondîmes, après avoir puisé chez nos voisins tous les renseignements qu'ils voulurent bien nous donner, à nous qui, croient-ils, ne nous moquons jamais de leurs croyances et surtout ne répétons jamais rien de ce qu'ils nous confient (!)... Comme nous ignorons toujours si M. X... a reçu notre lettre et comme nous avons recueilli entre temps quelques nouveaux faits intéressants à signaler, René Nelli a jugé opportun de faire paraître dans notre revue le texte ci-après :

Sur le plan de la pharmacopée, il y a beaucoup à dire.

Le trois-six, c'est-à-dire l'alcool à 90 degrés, est employé par beaucoup de gens en vertu d'un principe cher à nos populations rurales, surtout chez les personnes d'un certain âge, car, s'il ne guérit pas toujours, il soulage parfois, et brûle à coup sûr. Quoi ? Il est assez difficile de le dire.

Un œuf sur le plat, sortant du feu et noir de poivre. Nous avons vu appliquer ce remède par notre grand-mère, à Villeneuve-les-Montréal (Aude), sans grand succès d'ailleurs. A y bien réfléchir, l'œuf n'est là que pour entretenir la chaleur, et le poivre pour remplacer la moutarde, selon le principe du cataplasme destiné à décongestionner telle ou telle partie du corps, en somme le sinapisme.

L'urine de bœuf. On retrouve neuf fois sur dix cette réponse chez les paysans, et même chez beaucoup de personnes qu'on pourrait croire plus évoluées.

B..., de Villeneuve-les-Montréal, aujourd'hui décédé : « *Passèri una bona partida de la nèit a atendre que lo biou volguèsse pissar* ». (Je passai une bonne partie de la nuit à attendre que le bœuf veuille bien pisser). Celui-là y croyait.

E... R..., notre voisine, âgée de plus de 80 ans. « *I cal de pich de biou dins una culhèra* » (de l'urine de bœuf administrée à l'aide d'une cuillère). Celle-là y avait cru peut-être, sous le coup de la douleur cuisante ; mais elle ajoutait : « *Fa gastar la gauta se garis pas lo caissal* ». (Cela fait pourrir la joue, si cela ne guérit pas la dent). La nuance n'est pas dépourvue d'un certain humour.

P..., mon voisin et camarade d'école, qui a ajouté au folklore Mont-

réalais, déjà riche, celui de sa Piège natale, plus riche encore (64 ans) : « *Oc, de pissa de biou, tant que voldras. Mas al mens, pas de vaca !* » (Oui, de l'urine de bœuf, mais au moins pas de vache !).

Madame S..., de Limoux (95 ans), serait bien surprise si on lui disait, car elle est excellente chrétienne, que le monde dont elle a entendu parler dans les environs de Castelnaudary, dont elle est originaire, nous ramène tout droit aux dieux noirs et aux authentiques pratiques de magie : « *Una braba tisana de queisha de grapaud escrasat sul camin* ». (Une bonne tisane de cuisse de crapaud écrasé sur le chemin).

Je cite en passant, de source moins ancienne et moins originale, deux remèdes :

La friction d'ortie aux jambes « pour faire descendre le sang ». C'est un remède auquel on avait recours dans la région de Soulatgé (Aude), où Madame G... était institutrice, et qui est à rapprocher du résultat qu'on obtenait grâce au poivre et à l'œuf sortant de la poêle dans la région de Villeneuve-les-Montréal. Au fond, l'équivalent du sinapisme à la moutarde.

Le grain d'ail frais écrasé sous la dent était le remède souverain pour P..., coiffeur à Montréal, encore très près, par ses parents morts très vieux, du folklore local, et capable de fournir d'excellents renseignements, à condition d'être pris à l'improviste et surtout d'être mis en confiance.

L'oli d'aciè (l'huile d'acier), c'est-à-dire le davier, telle a été la conclusion à la plupart des questions que nous avons posées.

Les praticiens. Je n'ai pas pu me rendre sur place, à Villasavary (Aude) pour y interroger les plus vieux habitants du village, ou ceux qui ont eu plaisir à les faire parler du passé. En effet, un de leurs compatriotes exerçait son métier d'arracheur de dents dans toute la région, et il serait bien surprenant qu'il n'ait laissé, sous forme de tradition orale, ni souvenir précis ni remède de charlatan-praticien. Il s'agit, d'après ce que m'en ont dit ma grand-mère qui aurait aujourd'hui plus de cent dix ans, ainsi que des personnes très âgées ou assez âgées et encore en vie, d'un certain Boutarel, de Villasavary (Aude), qui avait sans doute, sur le plan de l'odontologie, l'habileté manuelle que nous avons connue aux rebouteux pour la réduction des foulures, des entorses et même des fractures. Boutarel opérait, comme nous venons de le dire, dans toute la région. On allait le voir chez lui, et il se rendait aussi dans les foires, où il s'entourait de tout le cérémonial qui convient au côté exhibition foraine de ce métier, duquel le sérieux n'est pas toujours absent. Jacques Mas, mon grand-père, disait avec un sérieux extraordinaire que Boutarel avait chez lui « *un ferratat* » (un plein seau) de dents extraites, qu'il était l'arracheur attitré des sœurs de Prouille, et, comme on ne prête qu'aux riches, qu'il aurait même « enlevé » l'une d'elles... Mais ceci est une autre histoire, malgré la saveur folklorique qu'elle comporte. Nous avons parlé tout à l'heure de la mise en scène sur les tréteaux les jours de foire. N'insistons pas.

Un de mes voisins, B..., m'apporte à l'instant un nouveau renseignement. Il s'agit de l'action, merveilleuse paraît-il, du *grain d'ail*, non cru,

mais « couffit » cette fois, c'est-à-dire cuit ou ramolli sous la cendre, et introduit dans le conduit de l'oreille « pour endormir la dent ».

Je n'ai rien pu savoir sur les raisons, mille fois répétées aux enfants, contre le sucre et l'usage des sucreries. L'action du sucre sur la carie est, je crois, indéniable. Mais l'épouvantail qui n'épouvante plus personne est-il destiné à lutter contre la cause et ses effets, ou est-il seulement, chez les gens de la campagne, motif à bavardage et à effets faciles en occitan ? « *Auras dents de vièlh... Los caisals te tambaran coma aco... Seras polit ambe traucs per tot... Cap filha te voldra far un poton...* » (Tu auras des dents de vieux... les molaires te tomberont comme ça... Tu sera joli avec des trous partout... Aucune fille ne voudra te faire un baiser...). Et la liste serait longue...

Un des remèdes les plus inattendus, pour ce qui est des maux de dents dont souffrent les petits enfants, et qui, croit-on, peuvent dégénérer en convulsions, consiste à leur faire avaler *une petite cuillerée de l'huile extraite de la lampe du sanctuaire*. C'est deux de mes voisines, M^{me} R... et M^{me} F... qui nous en ont parlé.

CROYANCE AUX SAINTS :

On croit assez souvent, dans l'Aude, l'Ariège et les Pyrénées-Orientales, à l'intervention de Ste Apolline pour calmer les « rages de dents », surtout chez les enfants.

Nous ne connaissons pas, dans l'Aude, de ville ou de village où peut se trouver une relique de la sainte et où on peut se rendre pour l'invoquer. Mais notre voisine, M^{me} R... a mené, il y a peu de temps, son petit-fils à Lézat (Ariège) pour une affaire de dentition. Monsieur le Curé de Lézat a bien voulu nous confirmer, par lettre du 29 décembre 1971, qu'effectivement une canine de Ste Apolline est conservée dans son église, où elle se trouve dans un reliquaire très simple. Cette relique provient de l'abbaye de Lézat (IX^e siècle, aujourd'hui détruite), et jadis fondée par Antonin, vicomte de Béziers. La canine qui nous intéresse « aurait été ramenée » de Terre Sainte par Roger II, comte de Foix. Ainsi le veut la tradition locale. Monsieur le curé de Lézat emploie un conditionnel à valeur dubitative ; mais il est affirmatif pour ce qui est des gens en peine qui viennent dans son église implorer Ste-Apolline. Il cite parmi ceux-ci ceux qui viennent de Pamiers, Tarascon, Lavelanet, les environs de Lézat.

Notre ami l'abbé Cazes, curé de Villefranche-de-Conflent, nous a signalé que St-Feliu-d'Amont possède un beau reliquaire de Ste Apolline offert en 1806, et qu'Espira-du-Conflent tient beaucoup à un bas-relief représentant le supplice de cette même sainte, que les dentistes ont prise pour patronne, mais que ceux qui ne sont pas très courageux préfèrent invoquer.

Prière particulière. Nous n'en connaissons aucune sur le plan des dents.

Pas de dictons non plus. Tout au plus pourrions-nous citer : « *Es de mal endura* » (c'est un mal qu'il faut supporter). Il s'agit, naturellement, du mal aux dents.

R. Nègre.

L'Homme qui vendit sa fille au diable

Le récent article de Jean-Pierre Piniès, paru dans le numéro 143, sur le Livre de Magie, m'a remis en mémoire un fait que j'ai entendu raconter lorsque j'avais sept ou huit ans, donc au début du siècle. En ce temps-là, il n'y avait ni radio, ni télé et l'éclairage électrique était encore inconnu dans les campagnes. Aussi, durant les longues veillées d'hiver, l'on se réunissait entre voisins, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et à la lumière d'un bon feu, quelquefois augmentée de celle d'un calelh (lampe à huile à trois ou cinq becs) suspendu à l'angle de la cheminée, tandis que les femmes tricotaient ou rapiéçaient, les hommes épluchaient, selon la saison, quelques châtaignes, ou faisaient cuire des pommes de terre sous la cendre, et le tout arrosé d'un verre de vin chaud. Mais la veillée était longue, et chacun y allait de son histoire ; quelques-unes nous réjouissaient, d'autres nous faisaient frémir ; car, inutile de vous dire que nous étions tout yeux et tout oreilles ; si bien que quelques-unes me reviennent encore à la mémoire.

Il y avait une grand-mère, qui pouvait avoir dans les soixante-dix ans, on l'appelait : Polonie, probablement se nommait-elle Appolonie. Elle avait la spécialité de raconter des histoires de revenants, de pous, à vous faire dresser les cheveux. Or voici ce qu'un jour elle nous raconta, affirmant que son histoire était vraie, qui lui avait été racontée par sa grand-mère qui, elle, la tenait de sa mère, qui aurait été contemporaine des faits. Si l'on fait quelques rapprochements, on peut la situer aux alentours de 1804 ou 1805.

Donc, à ce moment-là, il y avait, à Montclar, une famille composée du père, je crois qu'elle l'appelait : Tiston (petit Baptiste), de la mère et d'une fille de dix-sept ou dix-huit ans. Ils étaient pauvres et, les affaires tournant mal, ils étaient voués à la ruine complète, voire à la mendicité. Le père ne pouvait s'y résigner ; aussi, c'était au mois de février, quand les jours commencent à s'allonger, un matin, il dit à sa femme : *N'ai un sadoth ! Van anar à la vila, veire se una bona ama pod nos traire d'aquí.* (J'en ai assez ! Je vais aller à la ville — sous entendre Carcassonne — voir si une bonne âme peut nous tirer de là). Sa femme, sans conviction lui dit : *Vas i* (vas-y). Il partit de bonne heure, car de Montclar à Carcassonne, il y a près de cinq lieues, il ne faisait pas encore jour, et il avait la hantise du Pas de la Lagaste, de mauvaise renommée, et le vent qui soufflait lui donnait le frisson ; il n'aurait pas fallu qu'une chouette (*una chota*) fit entendre un huhulement. Comme il traversait le bois, entre La Sougeole et Gaure, il lui sembla voir une ombre sur son chemin, à droite, il s'apprêtait à la doubler

vivement (*a passar de lis*) quand l'inconnu lui dit : *Adessiatz l'amic !* (Hé bonjour l'ami !); il se retourna et se trouva nez à nez en face d'un monsieur qui lui parut de bonne foi. Dans son trouble, il ne remarqua pas les deux yeux de braise qui le fascinaient. L'inconnu ajouta : *Semblatz pressat ?* (vous semblez pressé ?). *E oc* (hé oui) et il raconta, tout de go, la situation critique de sa famille, et ce qu'il comptait faire à la ville. L'inconnu lui dit alors : *Vesi que siatz un brave ome, e voli vos tirar de pena* (Je vois que vous êtes un brave homme, et je veux vous tirer d'embarras. — *Senhor Jesus s'era possible* (Seigneur Jésus, si c'était possible). Si à ce moment-là il n'avait pas été subjugué par ses soucis, il eût pu discerner une affreuse grimace sur le visage de son interlocuteur. Celui-ci n'en continua pas moins : *Anetz pas plus leng, prenetz aquel saquet, e tornatz vos à l'ostal* (Allons, n'allez pas plus loin, prenez ce petit sac, et revenez à la maison). L'homme dit alors : *E que vos balhairai ?* (Et qu'est-ce que je vous donnerai ?), l'inconnu répondit : *Voli pas grand causa ; tenetz ço qu'abetz ara darrer la porta* (Je ne veux pas grand-chose, tenez, ce qui se trouve en ce moment derrière la porte). L'homme réfléchit un moment, puis se dit : derrière la porte il n'y a jamais rien, si ce n'est un vieux balai ou une pelle ébréchée ; il dit alors : *entendut !* (entendu). Il se retourna, mais l'inconnu avait disparu.

Il prit le chemin du retour : mi satisfait, mi soucieux. Le petit sac lui paraissait lourd, mais il sentait, au toucher, les pistoles à l'intérieur et cela lui donnait du courage. Quand il arriva chez lui, sa femme, visiblement effrayée lui dit : *Tornas plan lèu, es qu'as trapat quicom ?* (Tu reviens bien tôt, est-ce que tu as trouvé quelque chose ?) ; pour toute réponse, il lui montra le sachet plein de pièces d'or, et lui raconta en détail son étrange rencontre. Sa femme lui dit alors : *E qu'una ora èra ?* (Et quelle heure était-il ?) — *Debia esser sieis oras en quart* (il devait être six heures et quart). — *Maluros ! As vendut la drolla !* (Malheureux ! Tu as vendu la fille). — *Vendut la drolla ? E cossi ?* (Vendu la fille ? Et pourquoi). La femme lui raconta alors, qu'à la même heure la porte de la maison, qui était pourtant bien fermée, et derrière laquelle se trouvait à ce moment-là sa fille, s'était brusquement ouverte, qu'un vent avait secoué l'intérieur, et qu'elles avaient entendu comme un craquement à l'étage, en même temps qu'un rire moqueur : *Ah ! ah ! ah !* et que sa fille avait sur-le-champ changé de visage. Elle ajouta : *Siem perduts !* (nous sommes perdus !). En effet, la fille, si douce et gaie auparavant, avait maintenant les traits tirés, elle était renfrognée, et ne voulut rien manger de la journée ; elle aurait presque insulté son père. Cela dura quatre jours, quatre jours affreux.

N'y tenant plus, le père décida d'aller raconter la chose au Curé de la paroisse. Celui-ci, un saint homme, qui durant les ans de la Terreur avait continué à accourir, se cachant dans la forêt de la Malepeire, mais répondant au moindre appel, lui dit : *Pensi qu'abetz vendut vostra drolla al Diable*. (Je pense que vous avez vendu votre fille au Diable). *L'anirai veser*. (J'irai la voir). Il vint en effet, mais la jeune fille ne voulut pas le voir ; elle n'avait à la bouche que des imprécations contre les prêtres, contre ses parents, contre tout. Le temps passait. En désespoir de cause, le Curé dit

un jour au père : *Domenge que ven es Pascas ; so voletz ensajaraï de botar lo dolent esperit fora de la drolla ; mas me caldria dos autres omes per m'ajudar, e pas dos pauruts*. (Dimanche prochain c'est Pâques ; si vous voulez, j'essayerai de jeter le mauvais esprit hors de votre fille, mais il me faudrait deux hommes pour m'aider, et pas deux poltrons). — *Dius vos ausiga !* (Dieu vous entende !) répondit le père.

C'est ainsi qu'au matin de Pâques, à neuf heures, avant la messe, le Curé ayant passé un surplis et l'étole, se rendit à la maison que nous pourrions dire hantée. Il portait une provision d'eau bénite, et en chemin deux costauds s'étaient joints à lui. La maison était fermée, les volets clos. Le Curé aspergea les ouvertures, qui refusaient de s'ouvrir, et tout en priant répéta trois fois la formule : *Vade retro Satanas !* (Arrière, Satan !). A la troisième fois, les portes et fenêtres s'ouvrirent dans un grand fracas et l'on entendit à l'intérieur un ricanement et une voix qui disait : *Sioi pas encara partit* (Je ne suis pas encore parti). Le Curé lui répondit : *Vos passar per la porta, o per la finestra ?* (Tu veux passer par la porte ou par la fenêtre ?). Il n'y eut pas de réponse, mais une forme noire tenant du bouc, du bélier ou du loup s'engouffra hors de la fenêtre et disparut, faisant tomber au passage un éclat de pierre. A partir de ce moment, la jeune fille, délivrée, redevint normale.

J. Maffre.

NÉCROLOGIE

M. Noël VAQUIÉ, collaborateur de notre Revue, a été brutalement enlevé par la maladie le 22 avril 1973.

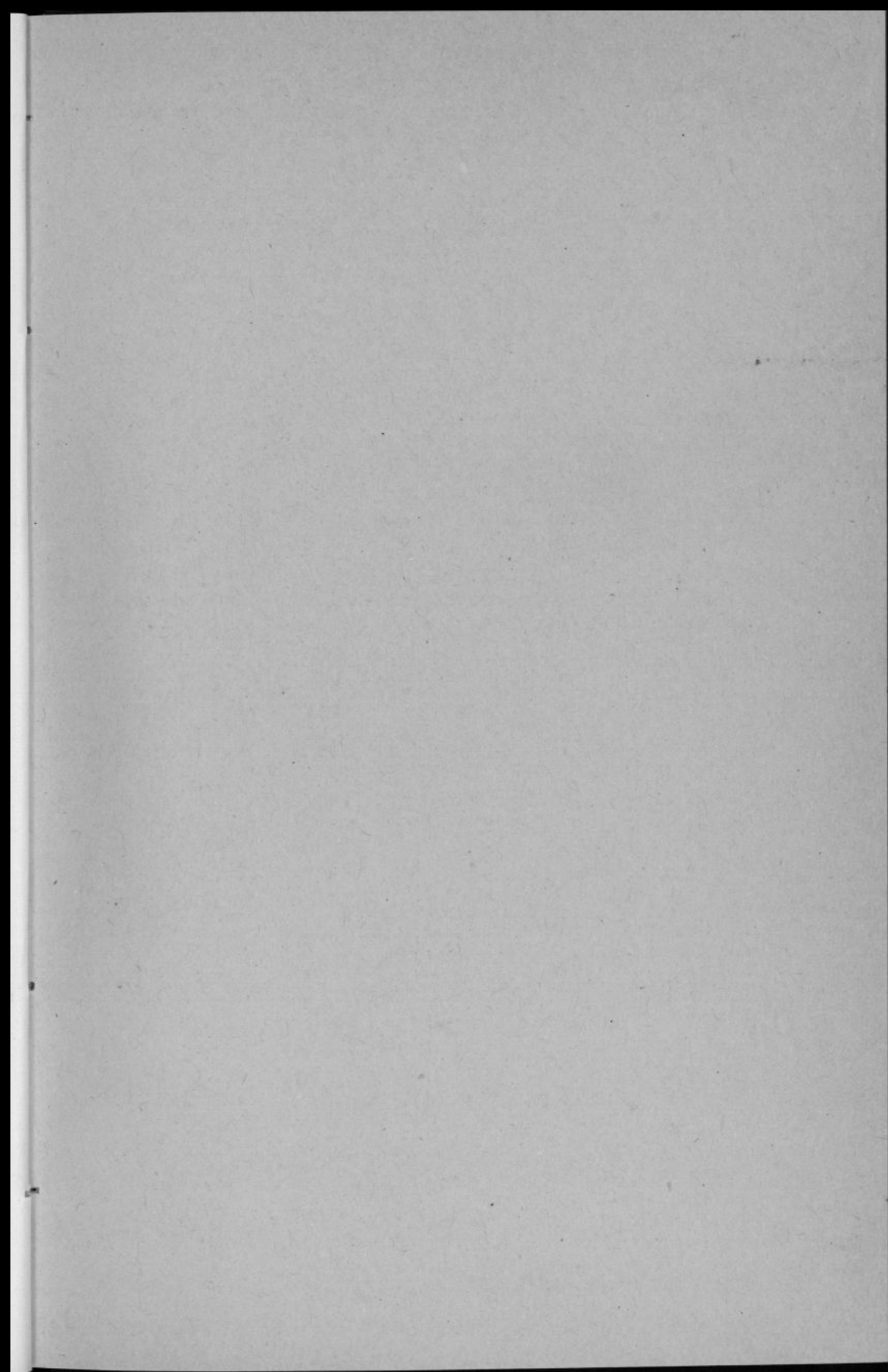
Chercheur passionné de tout ce qui avait trait à la culture occitane, Noël Vaquié, rédacteur de « Midi Libre » pour la région limouxine, publiait dans son journal des articles dont la documentation nous était précieuse. Sous sa signature, « Folklore » avait accueilli des photos, des contes et de nombreuses études, tout dernièrement encore « *La transhumance de l'Andorre aux Pays d'Aude* ».

C'est avec une profonde tristesse que la Rédaction de la Revue voit disparaître l'un de ses meilleurs amis ; elle prie Madame Vaquié et ses enfants de croire à sa profonde sympathie.

U. G.

ERRATUM

N° 147-148 (p. 40, 28^{me} ligne), lire :
Bibliophile (et non bibliothécaire).



Gérant : U. GIBERT

Imp. Gabelle, Carcassonne